

Séance du lundi 17 octobre 2011

## Réception de Gemma DURAND

### *Eloge d'André BERTRAND*

“ROMARIN (*rosmarinus*)  
ramassé le 19 mars 2006  
dans la Garrigue près du Pic St Loup  
arbuste d'un mètre (aromatique)  
feuilles persistantes odorantes  
fleurs bleues odorantes

LAURIER-TIN (*tinus laurinus*)  
ramassé le 20 janvier 2006  
dans un jardin de Montpellier  
arbuste de trois mètres  
feuilles opposées persistantes  
fleurs blanches odorantes.

VIOLETTE DES BOIS (*viola silvestris*)  
ramassée le 5 mars 2006  
dans les bois du Thaurac  
fleurs de 5 à 10 centimètres  
feuilles en forme de cœur  
fleurs violet pâle, à éperons.”

Il présidait nombre de sociétés savantes, il était un président remarqué de notre Académie, il recevait les insignes de chevalier de la légion d'honneur, il était reconnu parmi les grands et dans divers domaines, mais pour André Bertrand, rien ne comptait tant comme un après-midi à parcourir les forêts de la région, les alentours de Saint-Bauzille, la main de sa petite fille Louise dans la sienne, à la recherche d'une feuille, d'une fleur qui viendraient enrichir leur herbier. Puis au retour d'ouvrir des encyclopédies pour expliquer à l'enfant ébahie l'origine de la plante devenue trésor, ses caractéristiques, son nom latin.

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, Mesdames et Messieurs les Académiciens, Monsieur le Doyen de la faculté de médecine, Monsieur le Consul d'Espagne, ma famille, mes amis, vous n'êtes pas sans savoir les liens qui m'unissaient, à l'âge de Louise, à mon grand-père le poète Joan Alavedra. J'ai encore dans ma main l'empreinte de la sienne lorsqu'il m'emmenait rencontrer les pêcheurs sur la Costa Brava, les laboureurs en Cerdagne, écouter des conférences ou des concerts à Barcelone. À l'âge mûr du milieu de la vie, je suis devenue sa biographe et je mesure tous les jours l'honneur et le bonheur que représente le fait de donner des conférences sur son histoire, et si je vous remercie, Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel, Mesdames et Messieurs les Académiciens de l'immense honneur que vous me faites en m'accueillant au sein de votre Académie, je n'oublie pas que c'est, en partie, à la merveilleuse histoire d'Alavedra et de Casals que je le dois.

Mais avant d'accepter cet honneur, vous me permettrez de rendre hommage à ceux qui y sont associés.

Rendre hommage à mes parents, Jacques et Maria Durand et si ma mère occupe constamment mes pensées par ce sourire et cette parole qui étaient les siens, c'est à mon père que je pense ce soir, mon père qui a éveillé en moi la curiosité et le désir dans l'étude. À mes enfants, Barnabé, Valentine et Pablo pour lesquels la transmission de l'histoire familiale m'est devenue indispensable, mes enfants dont les choix de jeunes adultes représentent si bien ce que la filiation a de plus beau lorsqu'elle est transgénérationnelle. À Jean, mon mari, homme brillant, homme exigeant, homme essentiel à mes côtés dans tout ce que je fais.

Rendre hommage à mes maîtres, ces maîtres qui m'ont appris la gynécologie dont l'exercice est un bonheur quotidiennement renouvelé. Le professeur Georges Durand, homme rigoureux et intègre, le professeur Jean Louis Viala qui nous inculquait le respect de la personne dans un souci humain toujours présent au-delà de la préoccupation scientifique. Mon confrère au sein de cette Académie, et ami, le professeur François Laffargue dont la rigueur clinique et séméiologique nous permettait de garder le cap dans la tornade technique que traversait notre spécialité. Je n'oublierai pas les jeunes chefs de clinique devenus de brillants professeurs et chefs de service, devenus aussi mes amis, les professeurs Bernard Hédon et Pierre Mares.

Rendre hommage à ceux par qui le travail de réflexion et de recherche bioéthique que j'accomplis est rendu possible tant leur parole est juste et belle, je parle des membres de notre groupe d'éthique Labyrinthe. Qu'ils soient profondément remerciés de leur fidélité à mes côtés et je sais qu'ils me permettront de rendre particulièrement hommage au père Olivier de Dinechin et à Madame le docteur Anne-Marie Navon.

Remercier ceux qui ont parrainé mon élection au sein de l'Académie, mes parrains, j'aime cette notion de parrain, cette filiation choisie, mes deux parrains car j'ai le privilège d'en avoir deux, le docteur Marc Jaulmes, médecin et peintre et le professeur François-Bernard Michel, président de l'Académie des Beaux-Arts et membre de l'Académie Nationale de Médecine. Je vous remercie de cet honneur, je vous remercie, avec encore une certaine surprise et toujours beaucoup d'émotion, d'avoir cru en moi. Grâce à vous, grâce à vous tous au sein de notre Académie, chacune et chacun, et si je ne peux vous nommer tous je souhaite remercier chaleureusement le professeur Daniel Grasset, mes lundis après-midi sont devenus nourriture de celle qui offre au regard la possibilité de se porter plus au loin, de celle qui donne, par le travail de l'esprit, plus de profondeur au cœur.

Enfin rendre hommage à mon oncle, le ministre Macia Alavedra, le fils du poète, qui devait être là ce soir et a été empêché, mon oncle qui, au sein de notre famille, est un modèle, modèle humain, modèle politique, modèle éthique.

Un homme élégant passe la porte du Musée Fabre. Ses talons claquent sur le pavé, son pas est décidé. Manteau, chapeau, sa canne marque, de son rythme, le pas. Sur son passage les gens s'inclinent, gens d'ici ou bien visiteurs, il est connu de tous,

“Monsieur le Conservateur...” Poli, il salue de la tête mais ne ralentit pas l’allure. Rien ne le distraira de la tâche qui est la sienne, rituelle, quasi hebdomadaire. Dans sa main, la main chaude d’un enfant ébloui et intimidé par la notoriété de son oncle. Toutes les semaines, Jean Claparède emmène son neveu André Bertrand au musée pour lui enseigner la peinture et chacun, de l’adulte et de l’enfant, prend son rôle très au sérieux. Dans cette famille, la transmission est sacrée et donne toute sa valeur à la filiation. Ce jour-là, la transmission prévaut sur les honneurs.

Aujourd’hui ils ont rendez-vous avec Frédéric Bazille, *Vue de village*, 1868. Peint depuis les jardins de Méric, un pin légèrement incliné fait de l’ombre à une jeune femme. Plus au loin le village, baigné de lumière. Debout devant le tableau, côte à côte ils analysent, commentent. L’homme explique puis interroge, les couleurs, le regard de la femme. L’enfant est appliqué, concentré, légèrement inquiet peut-être. Il veut retenir chaque parole, chaque couleur. Il sait qu’il y parviendra.

Aborder l’enfance d’André Bertrand, c’est bien avant cette visite au Musée Fabre partir en promenade sur un sentier escarpé de l’arrière-pays montpelliérain, entre lavande et thym, c’est marcher dans la lumière éclatante du soleil sec et violent qui tombe, vertical, sur le Causse, c’est ressentir la fraîcheur vert sombre d’une courbe du Lamalou, c’est relire *La gloire de mon père* de Marcel Pagnol en laissant défiler les photos d’un album heureux.

Au cœur de la garrigue, Saint-Bauzille, et au cœur du village la maison d’un grand-père présent dans tous les souvenirs. Bon vivant malgré les deuils qui avaient jalonné sa vie, André Barthélémy Bertrand était un homme bon et jovial, il était le pilier central de la maisonnée. Négociant en vins, sa maison résonnait des grands coups de marteau que le tonnelier donnait sur les cercles de fer entourant les tonneaux, ainsi que des cris du charretier, Ulysse, qui s’occupait des chevaux. À ses côtés, Berthe, fidèle bonne détournée du couvent à la mort de sa femme, pour veiller sur lui, sur la maison et sur les enfants. Berthe élevait, dans le plus grand secret, des vers à soie et la vente des cocons lui permettait de gâter les enfants, puis plus tard les petits-enfants. “Nous l’aimions sans le savoir, et sans le lui dire donc.” écrit aujourd’hui Marguerite, une des petites filles, dans ses souvenirs.

Un des fils d’André Barthélémy, André Jules Bertrand épousa Valentine qui lui donna trois enfants, André, Marguerite et René. “Ça n’a pas dû être toujours facile, poursuit Marguerite, pour cette toute jeune femme, citadine, débarquant à Saint-Bauzille entre un beau-père à forte personnalité et une Berthe omniprésente.” Valentine Claparède était issue d’une famille d’intellectuels montpelliérains et elle s’installa au village auprès de son mari, négociant en vins lui aussi. Elle se consacra à l’éducation de leurs trois enfants.

“André, né en 1923, était un beau petit garçon, se souvient aujourd’hui sa sœur, vif et adroit avec des cheveux souples et frisés. Berthe l’appelait “l’esquirolet”, le petit écureuil.” Le contrefort des Cévennes devint le jardin sans limites d’André. Fréquentant l’école du village, le moindre temps de liberté était mis à profit pour s’évader. La rivière, dont les plages couvertes de galets obligeaient au port de vieilles sandales, dont les troncs qui flottaient devenaient des embarcations de fortune. À vélo, les enfants rejoignaient le Pont de Saint Étienne d’Issensac. D’autres jours, ils arrivaient jusqu’aux gorges de la Vis, vers Navacelle, juste pour le bonheur d’admirer la vue sur Le Causse. Une fois par an avait lieu le pèlerinage de Notre

Dame du Suc. Les enfants piétinaient tôt le matin devant la porte de la maison pour rejoindre le cortège en marche, la route était longue mais Berthe, arrivée sur la carriole conduite par Ulysse les accueillait avec de grands paniers bien garnis.

La famille de Valentine, les Claparède, organisait les retrouvailles plus bas, dans la plaine, et le Mas de Grille ainsi que le chalet au bord de la mer ont été les lieux de vacances extraordinaires.

“Nous étions des enfants heureux, privilégiés” dit Marguerite.

André écrira : “Atmosphère de la maison de Saint-Bauzille durant mon enfance, sereine. Lieu où le mal n’était jamais nommé, les conflits n’étaient pas mentionnés, les notions d’intérêt n’étaient pas évoquées. Il semblait que nous devions être accessibles au bien seul.”

Mais lorsque André eut huit ans, sa position, de garçon d’une part, et d’aîné d’autre part, fit décider à ses parents que l’école du village ne pouvait suffire à l’ambition familiale. Le matin du départ pour la ville, Valentine, élégante, passa le portail du jardin tenant son enfant d’une main et sa petite valise de l’autre, et lorsqu’ils montèrent dans la voiture, Berthe, en silence, pleurait dans sa chambre.

Ce fut certainement là la fin de l’enfance, en tous cas la fin de l’insouciance. André entra à l’internat de l’Enclos Saint François à Montpellier et il n’y fut pas heureux. Le samedi et le dimanche il rejoignait ses grands-parents maternels au 7 de la rue Rondelet et sa grand-mère, Jeanne Claparède, femme cultivée, intellectuelle, femme certainement en avance sur son époque, prit en charge son éducation. Les petits-enfants de Jeanne, Bernard et François Camps, qu’elle élevait depuis la mort de leur mère, devinrent ses compagnons de jeux. Le fils de Jeanne, son oncle chéri Jean Claparède, lui enseignait les arts.

André vécut des années difficiles et l’anxiété maternelle prit probablement le pas, dans ce temps fragile de l’adolescence sur la joie de vivre paternelle. Il devint un adolescent exigeant, inquiet. “Ai-je bien fait?” demandait-il souvent. Les résultats scolaires baissèrent.

C’est la déclaration de guerre qui produisit le déclic ; “il faut se battre, rien n’est acquis, dans la vie je devrai me battre...” C’est ce qu’il fit, toute sa vie, sa bataille fut le travail. *L’esquirolet* de Berthe plissa le front, comme Louise l’écrivait dans un poème, “le grand front de mon grand-père ridé par le sérieux...” Courageux, il s’enfermait pour étudier. Il se faisait violence pour rester des journées entières, des nuits souvent, à sa table. Il eut son baccalauréat très brillamment, en première année de médecine, il fut major, et la réussite ne l’abandonna plus, pas plus que le courage et la ténacité.

Le professeur André Bertrand frappe poliment à la porte du bureau des internes. “Messieurs les internes, pouvons-nous faire la visite?”

Dans le service de Maladies Infectieuses de l’Hôpital Gui de Chauliac, les visites sont sacrées. Un étage, chaque jour de la semaine, méticuleusement, puis le samedi, les quatre étages, pour voir tous les patients avant les quelques heures de repos du dimanche, mais aussi, pour que chaque patient ait vu le professeur et en soit rassuré.

Nous sommes en 1973, André Bertrand a cinquante ans, il est à l’apogée de sa carrière.

Le cortège s'ébranle, nous sommes encore à l'époque des grandes visites solennelles où il est bon d'apprendre le métier au lit du malade. À la porte d'une chambre le professeur frappe. Chemise blanche, cravate, blouse blanche parfaitement repassée, le col de la blouse est relevé pour qu'autour s'enroule le stéthoscope. Respectueusement, il serre la main du patient. L'interne Marc Blanchard présente le malade: "Voilà Monsieur X, un homme de 35 ans, maladie de Hodgkin probable, nous attendons les résultats des examens". André Bertrand fait quelques pas vers le pied du lit et prend la feuille de température dont le modèle, délicatement dessiné à l'encre de chine, avait été réalisé par ses soins. Température, diurèse, gaz du sang, biologie, traitements, tout y est. Il s'assied, droit, au bord du lit et sort son stylo plume. "Cela... ne me satisfait pas!". Et point par point, il reprend l'interrogatoire, rigoureux, obsessionnel: "Vous êtes né en quelle année? Quel était votre métier?" Puis il se lève et commence l'examen clinique. Pudique, il couvre le bas du malade lorsqu'il examine le haut, puis le haut pour voir le bas. Il regarde, cherche le bouton, la piqûre, la petite tâche rosée sur la fosse iliaque. Puis il pose ses mains. Délicatement, il laisse venir la rate dans le creux de la main, et le foie: "On ne va pas chercher un gros foie, on le laisse venir", dit-t-il. Percussion, auscultation, l'analyse du signe, du symptôme est un art en soi, et répond magistralement à Roland Barthes qui se demande, cette année-là, si la médecine est encore véritablement sémiologique. À la fin de l'examen clinique, le professeur se rassied. "Cela... ne me satisfait pas! Monsieur l'interne s'il vous plaît, reprenons l'interrogatoire." Les assistants s'impatientent, regardent discrètement leur montre. Ce jour-là, l'un doit déjeuner chez sa belle-mère, l'autre a un match de tennis. Les internes n'en peuvent plus. Le professeur poursuit: "Où habitez-vous plus précisément? Ce village, dont vous me parlez, ne serait-ce à côté d'Anduze?" Il se lève, revise le capuchon de son stylo, le remet dans sa poche: "Je sais ce que c'est, c'est un Kala Azar. Il y a eu un foyer endémique pas très loin d'Anduze, il y a peu. Vous me ferez tous les examens." Le jeune interne a arrêté de respirer, entre les lèvres il laisse échapper: "Bravo l'artiste!". Les externes noircissent leurs carnets, ils veulent tout retenir, ils ont le sentiment que la médecine est là, noble, belle, sous leurs yeux. Martine Siffert sourit, les diagnostics du patron la ravissent, chaque fois.

Le professeur Bertrand serre la main du patient, sort le premier de la chambre, tous s'écartent sur son passage. Il s'arrête sur le seuil, du bout du doigt il relève une légère couche de poussière sur le dessus de la porte. Son regard croise celui de la surveillante, sans un mot. Le lendemain toutes les portes des quatre étages seront nettoyyées de fond en comble.

Comme souvent en médecine, l'histoire des maladies porte l'histoire des hommes. Nombreuses sont les destinées exceptionnelles qui ont éclor sur fond de grande épidémie, de souffrance.

C'est dans les années trente et à la suite d'une épidémie de variole, que la nécessité d'isoler les malades est rendue urgente par le danger croissant des maladies infectieuses, ce qui déclenche, à Montpellier, l'ouverture d'un centre de soins, la clinique Pasteur. Inaugurée en 1932, la direction en est confiée à un jeune professeur brillant qui crée, dans ce qui devait être un pavillon de contagieux, une véritable clinique de maladies infectieuses. Le professeur agrégé Marcel Janbon s'entoure d'une équipe et les travaux de recherche commencent, puis se succèdent. Les méningites cérébro-spinales réagissent aux sulfamides, la dernière épidémie montpellié-

raine de diphtérie est analysée et les premiers cas de leptospirose caniculaire sont dépistés. Au décours de travaux sur la fièvre typhoïde apparaît le pouvoir hypoglycémiant des sulfamides.

Mais dans les années cinquante, arrive la poliomyélite. Partie du Danemark, elle atteint vite la France. L'urgence absolue est de permettre à ces patients que la paralysie étouffe de respirer pour survivre. Marcel Janbon, sur le modèle du centre Claude Bernard à Paris et de l'hôpital de la Croix Rousse à Lyon, crée, à Montpellier, le troisième centre français de prothèse respiratoire. Nous sommes en 1955, il en confie la charge à un jeune chef de clinique, arrivé depuis peu. André Bertrand, âgé d'une trentaine d'années, pensait avoir choisi un secteur classique de médecine, pensait travailler dans l'environnement immédiat de l'illustre Marcel Janbon, clinicien prestigieux comme le rappelait notre regretté confrère Roger Jean, il se retrouve seul dans un service de réanimation actif jour et nuit tous les jours de l'année.

André Bertrand est entré en médecine comme on entre dans les ordres.

La clinique Pasteur est devenue un centre d'expérimentation des premiers antibiotiques et la pénicilline, la streptomycine puis le chloramphénicol vont donner à ces jeunes services de maladies infectieuses leurs lettres de noblesse. Après avoir ravagé des populations entières, ces maladies, qui ne présentaient d'autre recours que l'enfermement, deviennent accessibles au traitement. La discipline entre dans une phase d'euphorie. André Bertrand écrira : "Brillant feu d'artifice, le développement de l'antibiothérapie procède par gerbes éclatantes!"

Après une lutte incessante durant quelques années pour sauver des vies, le vaccin contre la poliomyélite infléchit l'épidémie mais le centre de prothèse respiratoire, rebaptisé centre de réanimation respiratoire, ne désemplit pas, recevant d'autres urgences infectieuses et respiratoires, tétanos, méningites, polyradiculonévrites, états de mal asthmatiques...

Un jeune étudiant s'est porté volontaire pour assurer la surveillance permanente des paralysés, Jacques Milane devient, aux côtés d'André Bertrand, un élément essentiel du centre. Sous les yeux des deux hommes, sous leurs efforts surtout, la mortalité des poliomyélites graves se réduit de 80% à 18%. Décidant que la plupart des ventilés chroniques pourraient être soignés chez eux, Jacques Milane assure leur surveillance à domicile.

La carrière d'André Bertrand est née dans l'urgence, elle le restera, le professeur Bertrand consacra sa vie à son service, à ce service qui n'était pas 'son' service - comme il aimait à le rappeler - mais le service dont il avait la charge. Agrégé en 1968, il devient, l'année suivante, chef de service de Maladies Infectieuses A à l'Hôpital Gui de Chauliac.

Quand François Janbon, son agrégé en maladies infectieuses, parle de son patron, il y a de l'estime, du respect dans sa voix. "Il m'a tout appris de mon métier", dit-il. "Il était un homme gentil, humain, attentionné. Il gérait les situations difficiles des malades avec beaucoup de générosité". Il faut dire que lorsqu'André Bertrand sauvait une vie, c'est le patient qu'il félicitait d'avoir survécu, et il le remerciait. Michel Nègre était un tout jeune homme en classes préparatoires pour intégrer polytechnique. Arrivé en urgence au Centre de Prothèse Respiratoire au décours d'une poliomyélite aiguë, André Bertrand et Jacques Milane lui ont certainement sauvé la vie. Quelque temps plus tard, le professeur lui dira: "Je me rappelle, Michel,

combien tu étais accablé. Combien le combat demeura incertain pendant des heures, pendant des jours. Malgré une trachéotomie et une ventilation artificielle quasi immédiates, nous avons cru te perdre. Mais heureusement ton corps n'a pas été submergé par la vague de la maladie. Dès lors, jour après jour, tu as participé de plus en plus activement à ton sauvetage. Nos vies se sont croisées dans des circonstances dramatiques pour toi. J'y ai gagné un ami que je remercie de sa fidélité."

Comme nous le dit son élève Jacques Jourdan, agrégé en thérapeutique, "le service d'André Bertrand était le seul service de médecine qui fonctionnait trois cent soixante cinq jours par an et vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'étaient de très gros malades dont il fallait beaucoup s'occuper. André Bertrand a été le premier médecin vraiment à temps plein à l'hôpital, les autres patrons étaient à temps partiel. Chez André Bertrand, on ne s'arrêtait jamais. Il passait sa vie dans le service, et nous tous avec lui d'ailleurs !"

Et pour ces médecins formés à la médecine, et pas à la réanimation, il fallut apprendre les gestes, et, au début, c'est Louis Serre que l'on appelait et qui venait fidèlement faire les intubations. André Bertrand écrira : "Pouvoir sauver des vies en des domaines aussi différents grâce à la maîtrise acquise en ventilation était exaltant".

En 1973, la surveillance à domicile des malades ventilés assurée par Jacques Milane a pris une telle importance qu'il faut l'officialiser et l'APARD, l'association pour l'assistance respiratoire à domicile, voit le jour.

Mais le centre de réanimation respiratoire grandit. Ce secteur créé dans l'urgence de la poliomyélite s'est tellement développé qu'il va devenir un service à part entière. Lorsque Olivier Jonquet arrive comme chef de clinique chez André Bertrand, il faut quelqu'un à temps plein pour la réanimation médicale. "J'ai donc assumé la réa, nous dit-il. Mais lorsque le patron m'a proposé un poste de praticien hospitalier, alors, choc cornélien, mon père m'attendait pour que je prenne sa suite en cardiologie! J'ai réfléchi, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai décidé de me laisser porter par mon désir. Il y avait un lien très fort entre André Bertrand et moi. Mon père l'a admis." Olivier Jonquet est devenu l'agrégé d'André Bertrand en réanimation médicale en 1989.

Quand son autre élève Jacques Reynes, qui sera lui aussi agrégé en maladies infectieuses, parle de son patron, on a le sentiment qu'il lui doit tout: "C'est lui qui m'a orienté vers cette spécialité et si je suis professeur de maladies infectieuses aujourd'hui, c'est à lui que je le dois. C'était un homme clair, solide, rassurant, positif. C'était un modèle. D'ailleurs, il a influé sur de nombreuses personnes."

Lorsque l'épidémie de virus de l'immunodéficience humaine a fait son apparition, très vite, André Bertrand a passé le relais aux plus jeunes, à Jacques Reynes essentiellement, ne gardant qu'un engagement théorique en tant que coordinateur du centre d'information et de soins de l'immunodéficience humaine de Montpellier. Probablement n'avait-il pas, dans l'attente des antirétroviraux qui n'allaient tarder, la force d'espérer autant qu'il avait espéré pour la poliomyélite, pour les typhoïdes, pour les méningites.

Grâce à sa thèse de médecine sur le concept discuté de brucellose chronique, André Bertrand était devenu le spécialiste français de cette maladie. Avec Jacques Roux et Charles Mérieux, ils avaient mis au point le vaccin contre la brucellose. "La brucellose a été son bâton de maréchal, elle a guidé sa vie, dit Jacques Jourdan. Ils étaient drôles avec Jacques Roux, poursuit-il, tellement différents sur le plan

religieux, sur le plan politique, sur le plan idéologique. Bien conscient de ces différences, lorsqu'André Bertrand fixait un rendez-vous à Jacques Roux, au lieu de lui indiquer la date par le jour du calendrier, il la lui indiquait avec le Saint du jour!"

Une des spécialités d'André Bertrand était de remplir les calendriers à outrance. Le temps devait pour lui s'étirer à l'envie. Durant les congrès, il sautait dans un taxi et parcourait au pas de course quelques salles d'un musée. Puis revenait s'asseoir au premier rang pour écouter la suite. Olivier Jonquet se rappelle de ce congrès à Madrid où ils avaient couru au Prado, tous les deux, voir un tableau. "Regardez bien Olivier, c'est Zurbaran, un ami de Vélasquez. C'est l'*Apparition de Saint Pierre à Saint Pierre de Lonasque*. Voyez-vous la lumière particulière qu'il y a sur ce tableau?" Et en repartant à grandes enjambées vers la sortie, le professeur expliquait à l'élève la vie du peintre et l'histoire du tableau.

André Bertrand était un enseignant consciencieux. "Ses cours étaient d'une rare qualité, tant les maladies infectieuses que la thérapeutique, dit Jacques Reynes. Ses discours étaient construits, travaillés et ensuite, il ne déplaçait plus un mot." "Et quand c'était enfin prêt, poursuit François Janbon, c'était remarquable!" Il faisait recommencer maintes et maintes fois les écrits des autres. Il avait la même exigence, la même recherche de perfection avec les autres qu'avec lui-même. "Je n'ai jamais écrit un papier qu'il n'ait pas réécrit" se lamente un de ses assistants avec un sourire. À quoi Martine Siffert éclate de rire: "Pour un mot, il faisait tout refaire: "une tique ne pique pas, elle mord! On recommence!" "Et Maryse Ferrand, patiente, retapait le papier dans son intégralité.

"Il était capable de rassembler dans une autorité bienveillante, explique Jacques Reynes. Il a, par exemple, dirigé un ouvrage de thérapeutique infectieuse qui a longtemps fait référence. Et bien les médecins qui ont écrit pour lui et qui étaient tous des sommités dans le domaine n'auraient jamais accepté ce qu'il leur a fait endurer de la part de quelqu'un d'autre."

"Il était bon chef de service, attentif aux autres, soucieux de la carrière de chacun." reprend François Janbon.

"Il ne se fâchait jamais avec personne, poursuit Jean Ribstein. Parfois la voix légèrement plus cassante pour marquer l'autorité du chef de service. Son autorité, il l'asseyait dans la distance. Il était à la fois distant et proche. Pas familier, proche, manifestant discrètement le souci de l'autre. L'homme s'effaçait derrière sa fonction, son statut. Il se mettait entièrement au service de sa tâche."

Jeune interne, Jean Ribstein a dû quitter le service quelque temps pour une hépatite contractée avec la seringue d'un patient. Isolé, sans rien pouvoir avaler, il était couché chez lui, dans un minuscule appartement du centre ville, peu éclairé, escalier étroit, lorsqu'on frappa à sa porte. Le professeur Bertrand, costume, cravate, manteau, venait en personne prendre des nouvelles de son interne. Bon, rassurant, il s'était assis au bord du lit et s'était comporté en patron, en ami et en médecin traitant.

André Bertrand portait sur ses épaules une triple responsabilité, les maladies infectieuses, la réanimation médicale et la thérapeutique. Trois chaires bien distinctes aujourd'hui, mais en son temps il a réussi à tout mener de front.

Il dirigeait par ailleurs bon nombre de sociétés savantes, dont certaines qu'il avait fondées, comme la Société de Réanimation de langue française, la société de Pathologie Infectieuse de langue française. Il appartenait à beaucoup d'autres.



“Un éclat de rire dans le grand escalier des cliniques Saint Charles et quelques mois de travail commun dans le Service de Médecine Interne, à l’hôpital St Éloi, en 1955, ont été notre commencement dans le partage.” C’est par ces mots qu’André Bertrand parlait de la rencontre avec celle qui illumina sa vie. Marie-Claire Trochain deviendra sa femme en 1957. De leur union naîtront Pierre, Luc, François et Cécile.

“Elle était, nous dit Marie-Claude Barjon, un rayon de soleil et de gaité, et elle a illuminé sa vie mille et une fois et même bien après sa disparition tragiquement prématurée.”

“Elle était souriante, poursuit Marie-Claire Minvielle, présente, amicale, généreuse. Elle aimait beaucoup son mari.”

Tous ceux ou presque qui m’ont parlé de Marie-Claire ont prononcé le mot lumière. Tous les collaborateurs de son mari la connaissaient, il faut dire que dans ces services de l’époque où l’on passait sa vie, on connaissait les familles de ceux avec qui l’on travaillait. Et lorsque certains proches de patients étaient en difficulté, surtout pour ces insuffisants respiratoires qui sont restés des années dans le service, Marie-Claire accourait, et, pour eux, elle faisait tout ce qu’elle pouvait. “Il n’était pas rare, se souvient Cécile, leur fille, que le dimanche on ne s’arrête prendre un patient à l’hôpital pour l’emmener avec nous passer la journée à Saint-Bauzille.”

La manière d’André Bertrand de lui dire son amour et de confirmer, au fil des ans, son engagement, était à son image, pudique et romantique. Tous les étés, durant leur habituel séjour à la montagne, il consacrait des jours entiers à la cueillette de fleurs, d’essences rares, couleurs exquises. Et il constituait un bouquet, pour elle. Puis pour vaincre les effets du temps, pour inscrire sa déclaration dans l’immortalité, pour elle, du bouquet il faisait un tableau.

Près de vingt ans après la disparition de Marie-Claire, il notait, dans ses carnets : “11 août 2006, Sainte Claire, le temps du bouquet de fleurs sauvages... le passé? Non, un couple cela dure dans le temps, et même au delà.”

“Une main sur la beauté du monde, une main sur la souffrance des hommes et les deux pieds dans le devoir du moment présent”, disait le père François Varillon qu’André Bertrand aimait à citer.

Nous avons compris, Mesdames et Messieurs, qu’André Bertrand a été un homme de devoir. Il aimait le travail bien fait et plaçait haut son exigence. Méthodique, il se mettait au labeur. Il prenait ses repères, il posait le décor. Il avançait au rythme qui était le sien, il lui fallait du temps pour mûrir les choses. Il se pensait paresseux, mais il savait, comme l’énonce Robert Escarpit que “le travail est l’allié de la paresse dès qu’il est motivé”. Il allait à la racine, ne restait jamais en superficie. Il ne refermait l’ouvrage que lorsqu’il était parfait. Alors, pour ses élèves, pour ses amis lors des nombreux voyages partagés, pour les groupes de réflexion biblique auxquels il appartenait, il devenait référence. Par ses récits en histoire, en histoire de la médecine, par l’histoire des grands malades, il captivait ses auditeurs.

Plus soucieux de l’autre que de lui-même, André Bertrand restait toujours en recul, pour laisser toute sa place à l’autre. Il écoutait, il offrait la possibilité à l’autre de se reconnaître. Il cherchait au plus profond dans la rencontre avec l’autre. “Mon père éclairait, nous dit Luc. Il ne s’éclairait pas lui, il éclairait l’autre.”

Était-il inquiet, anxieux? Laissons-le nous répondre lui-même: “Tout le monde s’accorde à dire que je suis d’un naturel inquiet. Je tiens que ce coté soucieux a constitué un moteur dans ma vie. Non seulement il a entraîné une sur-préparation des examens que j’ai dû passer, et donc mes succès, mais aussi une attention

constante aux autres que je ne souhaitais pas décevoir. D'où une réputation de sérieux! Mais ce trait de caractère a bien des côtés négatifs accentués par une tendance à contrôler des actes et actions qui relèvent de l'automatisme. Ainsi certains jours ma vie se complique. Avec l'âge j'avais l'espoir de voir s'atténuer cette tendance. Eh bien non! À ce sujet me revient, poursuivait-il, une phrase de Boris Vian: "je passe le plus clair de mon temps à l'obscurcir."

Au terme de ce portrait, il est un mot le concernant que je souhaiterais, plus que tout autre, mettre en relief: consciencieux. Consciencieux signifie "qui remplit ses obligations avec soin". Certes, mais allons plus loin, Alain Rey, dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, explique que consciencieux procède de conscience, entendu ici comme la notion morale dans ses applications pratiques. Pendant des siècles, la conscience a été assimilée à la connaissance intuitive du bien et du mal. À huit ans, André Bertrand a quitté la maison paternelle, cette maison dans laquelle, disait-il "le mal n'était jamais nommé. Il semblait que nous devions être accessible au bien seul." Ce temps de rupture, cette mise en abîme du bien comme seule évidence ont créé brutalement la confrontation avec cette conscience morale qui désormais ne le quittera plus. De la connaissance, la reconnaissance permanente du bien et du mal il fera son armure.

"Homme de bien, pétri de conscience, d'honnêteté et de devoir." dit Marie-Claude Barjon.

Olivier Jonquet, lui, offre en réponse à la question de l'inquiétude, la possibilité, je le cite, "d'une foi inquiète". "D'une foi un peu traditionnelle, dit-il, je l'ai vu dans les dernières années évoluer vers autre chose. J'ai vu un être en devenir. Il s'est libéré peu à peu. Il a été toute sa vie sur une trajectoire ascendante. Le Saint n'est jamais Saint d'emblée, il le devient. Sur le plan religieux, poursuit-il, je l'ai vu découvrir ce qu'était la liberté d'abord, puis ce qu'était la conscience."

Le doyen Solassol ne s'y est pas trompé, en 1984, il nomme André Bertrand à la présidence du Comité d'Éthique Médicale du Centre Hospitalier et Universitaire de Montpellier - Nîmes.

Alors est arrivé, très certainement, un temps de sensation de travail accompli. De sentiment de devoir réalisé. Un temps d'apaisement de la conscience. Un temps de repos et un temps de plaisir. L'inquiétude éthique, la question morale se sont apaisées. C'est par la peinture qu'André Bertrand va tendre, dans une rigueur conservée certes, vers plus de légèreté. Et en revenir, dans le calme, au temps des commencements. À l'origine.

C'est sur une sollicitation de ses enfants qui avaient, probablement, compris cela, que Jean Hilaire, l'ami de toujours l'entraîna à des cours de peinture.

Écoutons Jean Hilaire : "Il peignait ses tableaux comme il a peint sa vie. En arrivant au cours, il savait ce qu'il allait faire. Avec une règle, il délimitait l'espace, créait des compartiments. Tout était posé, mesuré, il organisait l'œuvre à venir. Il travaillait lentement, dans une tension constante, avec une rare méticulosité, au dessin extrêmement précis qui délimiterait chaque touche de couleur. À la fin de la première séance, il en était à l'esquisse. Ensuite, il cherchait la couleur qu'il avait prévue puis il n'y revenait plus. Et il arrivait toujours à une harmonie légère et agréable, beaucoup de légèreté, il n'y avait aucune tristesse dans sa peinture, au contraire des couleurs et des teintes très gaies. Il parlait peu, il refusait de faire salon



avec ces dames du cours de peinture, bien trop bavardes, mais de temps en temps il mettait son grain de sel dans la conversation avec beaucoup d'humour. Souvent elles sollicitaient des conseils auprès de lui: "Restons, je vous en prie, dans le domaine de l'art."

En ce samedi 14 mars 2009, les quatre enfants d'André Bertrand accompagnaient leur père vers sa dernière demeure. Petits, ils avaient suivi souvent cette route de Montpellier à Saint-Bauzille, dans la voiture de leur mère, lorsqu'ils partaient pour des vacances. Leur père était parfois absent, retenu à l'hôpital, il essaierait de les rejoindre. Après le passage du col de la Cardonille, dans la descente, au détour d'une courbe, Notre Dame du Suc apparaît. La tradition familiale voulait qu'à cet instant les enfants et leur mère entonnent à tue-tête et chantent, en prières, jusqu'au portail de la maison. Était-ce la foi? Certainement la joie. La joie se célébrait chez les Bertrand, la foi aussi. Foi et joie étaient mêlées. Ce jour-là, les quatre enfants n'ont pas chanté, mais dans leur cœur, peut-être une musique, certainement une prière, en silence, palpitaient.

Dans l'église du village, sous les couleurs changeantes des vitraux éclairant les murs bleus repeints à la chaux, avec les leurs ils pleuraient leur père. Ils n'étaient pas seuls à ressentir la blessure violente de la disparition du père. Olivier Jonquet perdait celui qu'il appelait "son père spirituel", Martine Siffert perdait "son second père", nombreux étaient les médecins venus saluer le patron, les élèves saluer le maître.

Ainsi va la vie, les grands hommes passent et il est tellement bon de prendre le temps, comme nous le faisons aujourd'hui, de s'arrêter quelques instants pour les saluer respectueusement.

Pour moi, le salut sera double, l'élève salue le maître et l'académicienne rend hommage.

Pour rendre cet hommage, Mesdames et Messieurs, j'ai cheminé, vous vous en doutez, à la recherche de l'homme qu'il a été. J'ai écarté une à une des images trop rapidement associées à un souvenir, tentant d'aller au plus profond. Découvrant que l'homme réservé que l'on croyait, à propos des antibiotiques parlait de feux d'artifices! À propos de vies sauvées par la ventilation parlait d'exaltation! Que l'anxiété était conscience et l'inquiétude engagement. Que la peinture était légère et que l'humour était présent. J'ai le sentiment de m'être rapprochée au plus près de la vérité, mais où se situe la vérité biographique, entre curriculum historique et sentiment issu de la rencontre?

Nous laisserons André Bertrand répondre lui-même à la question de la vérité, je le cite :

“Être l'objet, ou le sujet, d'un discours académique. Beaucoup le souhaitent. Le genre élimine en effet les aspérités, les rides, les travers. Par petites phrases l'auteur touche, retouche. Apparaît un visage, empreint d'une vérité profonde, et, parfaitement faux.”

## Réponse du professeur François-Bernard MICHEL

Présenter ce soir, en quelques minutes, à ceux qui ne les connaîtraient pas complètement votre personnalité et l'ensemble de votre parcours et de vos travaux, Madame, constitue une gageure que, j'en suis conscient, je ne saurais réussir, tellement est riche cette personnalité et si multiples sont vos réalisations. L'émouvant hommage que vous venez de rendre à notre Maître André Bertrand en témoigne. Je m'attacherai à les évoquer aussi exactement que possible, vous priant par avance d'excuser mes lacunes.

Délaissant l'ordre chronologique, je vais commencer par un évènement fondateur, qui a pris dans la vie de votre famille et par suite dans la vôtre, une importance mythique. Un évènement à la fois dramatique, par son contexte, et merveilleux par ses conséquences.

Reportons-nous au mois de janvier 1939. Devant l'avancée inéluctable des franquistes, une famille, les parents et leurs deux enfants, franchissent les Pyrénées par le Col d'Ares, afin de trouver refuge en France.

Cet hiver 39 est glacial et les émigrants avancent difficilement dans la neige balayée par un vent violent. De cette famille, celle de vos grands-parents, le père Joan Alavedra est un poète reconnu de Barcelone, un notable des milieux intellectuels et culturels de Catalogne, premier secrétaire de deux présidents successifs de la Generalitat. Faut-il rappeler que la Catalogne de cette époque, et particulièrement la Barcelone de ces années trente, constitue un laboratoire exceptionnel de créativité dans le domaine des lettres, de la poésie et des arts ? La mère, est votre grand-mère bien aimée, Montserrat, que vous avez eu le bonheur d'entourer jusqu'à son décès récent, à plus de cent ans. Les enfants du couple, ce sont Maria, neuf ans qui sera votre mère et Macia, l'oncle qui sera plusieurs fois ministre de Jordi Pujol.

La consigne a été donnée, comme il se doit pour les chemins incertains d'un exil précipité, d'emporter le moins possible. Mais ce moins est encore trop. Pour avancer plus vite, il faut se délester et jeter dans les ravins pyrénéens. Maria jette à regret ces choses qu'une petite fille voudrait conserver.

À Paris, Joan Alavedra a été appelé au secours d'un autre émigré, un ami qu'il retrouve prostré, enfermé tout le jour dans un appartement, incapable de retrouver goût à la vie et surtout à la musique. Cet homme, c'est le fameux compositeur interprète Pau Casals. Les deux exilés décident ensemble de s'installer à Prades, au pied de ces montagnes des Pyrénées, dont l'autre versant surplombe leur chère Catalogne. Tandis que Casals refuse définitivement de rentrer en Espagne, il se sent là tout proche des catalans, dont il entend, à vol d'oiseau, battre les cœurs. Il y retrouvera le bonheur de vivre et l'envie, sinon de composer, au moins de reprendre son violoncelle.

Mais les temps sont durs aux émigrés. Aux souffrances affectives s'ajoutent les difficultés matérielles, le souci du quotidien. Lorsque au mois de mai 1943, l'Académie des Jeux Floraux de Perpignan organise un concours de poésie catalane, Alavedra qui n'a pas le cœur à poétiser, voudrait présenter le *Poema del Pessebre*, le poème de la crèche, longue suite composée quelques années auparavant à la demande de sa fille de cinq ans, pour un Noël. Mais le texte est resté à Barcelone, ou bien s'est décomposé dans la neige des chemins de l'exil.

C'est alors qu'intervient la jeune Maria : "*Papa, le poème composé pour moi, n'a pas été perdu dans la retirada, je l'avais caché sous mon manteau, le voilà, il est là !*"

A Perpignan, pendant qu'Alavedra lit le poème qui obtient le premier prix, son texte active le cerveau musicien de Casals, dont les neurones instinctivement composent les premières notes qui en feront un Oratorio.

Un grand-père poète, sa fille égérie d'un poème, sa petite-fille Gemma révélatrice du fruit fécond de l'amitié Alavedra Casals, voilà le début d'une belle saga familiale des Arts et de l'Humanisme.

J'en viens à votre histoire personnelle, inscrite en droite ligne dans celle qui précède. Votre père, Jacques Durand, fils aîné d'un pasteur de Saint Hippolyte du Fort et élève de l'école polytechnique de Grenoble, en est sorti ingénieur et dirige à Nîmes une entreprise de 2000 ouvriers, qui participera à l'électrification de la Camargue et à la construction du canal du Bas Rhône Philippe Lamour. Pendant ses vacances d'été dans les Pyrénées-Orientales, il se lie d'amitié avec les Alavedra, qui, plus tard, séjourneront souvent chez lui à Montpellier dans le quartier de l'Aiguelongue. Il y rencontre ainsi Maria, cette belle jeune femme, "*qui rayonnait comme un soleil*" dira l'une de ses collègues de l'Université Paul Valéry alors qu'elles étaient toutes les deux disciples du psychanalyste Jean-Louis Faure. Maria deviendra elle-même une psychanalyste renommée que votre père épousera, le protestant et la catholique élevant leurs cinq filles dans une ambiance œcuménique.

Vous-même êtes née à Paris, le 28 août 1955 et y avez vécu quelques mois avant que le couple de vos parents ne vienne s'installer dans le Sud, pas trop loin de Barcelone et près d'une Université pour les études des enfants. Ce fut Montpellier, où votre père acquiert le Clos St Jean de l'Aiguelongue, un monastère à vignoble que ses abbés ont déserté. De ce haut lieu de spiritualité, vos parents conserveront à la fois le décor et l'esprit, puisque s'y réunit fréquemment le tout Montpellier d'intellectuels, d'artistes - notre confrère ophtalmologiste peintre, ami de vos parents, Marc Jaulmes - d'hommes de Foi aussi, les pasteurs Georges Crespy, Gérard Delteil, présent ici ce soir, et le Père Jean Cardonnel. Ils composent ensemble une mini académie dont la petite Gemma, autorisée à veiller plus tard que ses jeunes sœurs, s'impose déjà en membre correspondant. Assise dans un coin du salon, elle écoute avidement les discussions qui susciteront son insatiable curiosité intellectuelle.

Après le lycée, la Faculté de Médecine, vous devenez gynécologue dans l'école montpelliéraine de la discipline, dirigée par les Professeurs Caderas de Kerleau, Durand, Viala qui, avec notre confrère François Laffargue, donneront à ce groupe un élan novateur dans plusieurs domaines de la gynécologie médico-sociale, tout en militant à la construction - que j'ai vécue en direct - d'une partie de l'hôpital Arnaud de Villeneuve, dédiée à cette spécialité.

Au sein de cette équipe, vous manifestez d'emblée votre conception de la médecine humaniste. Car, après avoir souligné votre intérêt pour les Arts, je veux dire combien vous êtes fondamentalement, profondément, totalement médecin, dotée de toute la noblesse qu'implique ce mot. Pour vous, la gynécologie n'est pas seulement une affaire de techniques, ce sont des jeunes filles et jeunes femmes toujours singulières d'une histoire personnelle. Vous consacrez votre thèse inaugurale à une démarche majeure d'Éducation pour la Santé, à savoir la prévention des Interruptions Volontaires de Grossesse chez les adolescentes. Malgré la pilule, trop d'entre elles en arrivent encore à cette issue regrettable. Vous conduisez une

étude de trois ans qui, à terme, vous amène à constater que ces adolescentes n'ont pas retenu la théorie physiologique de la contraception, mais l'ont mise en pratique : le nombre d'interruptions volontaires de grossesse est significativement moindre dans le groupe des filles informées, par rapport à celles du groupe témoin. Françoise Dolto, membre de votre jury, a estimé que, dans leur inconscient, le message était passé, et Michel Ribstein ajoutera "*c'est la mélodie qui a compté, pas les paroles*" ! Cette thèse est couronnée par deux prix, dont celui du collège National des Gynécologues Obstétriciens.

Catherine Dolto, à la suite de sa mère, vous confie le chapitre *contraception* du dictionnaire santé pour les adolescents, *Le Dico Ado*, édité par Gallimard. Vous ne vous arrêtez pas en si bon chemin. Enthousiaste, intelligente et généreuse, vous poursuivez vos actions d'Éducation pour la Santé, qui vous valent des invitations sans fin des collèges où vous informez les élèves de 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sur la prévention et les classes de 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sur la puberté.

Car la pratique des consultations vous confronte aux situations vécues parfois dramatiquement, par des femmes et des couples, anxieux de leurs interrogations. Vous savez bien que, dans le huis clos de votre bureau, se font entendre des mots nouveaux, revêtus d'une signification plus complexe et souvent ambiguë que d'autres plus anciens. Conception et contraception, désir de donner la vie mais parfois de l'interrompre, infertilité et procréation assistée, contexte sociologique et religieux. Les avancées techniques, écrivez-vous, ont doté les médecins de pouvoirs nouveaux. Mais savoir faire, autorise-t-il à faire? À ces personnes en souffrance, vous n'êtes pas du genre à répondre par des "vous n'avez qu'à...". Vous éprouvez le besoin, plus précisément la nécessité, d'une réflexion éthique qui guidera votre pratique et fondera vos réponses. Car vous êtes, comme je le suis, convaincue que l'Humanisme n'est pas une espèce de coquetterie qu'on superposerait à la Médecine. Il lui est consubstantiel et vous êtes consciente du danger mortel qui la menace, celui dont Paul Valéry prophétisait en son temps les funestes effets: "*La valeur du médecin, diminue en raison directe des moyens d'investigation que lui donne la technique physico biologique. Plus en dispose-t-il, plus s'efface-t-il devant eux et renonce-t-il facilement à observer et à réfléchir ...*"

Dans une leçon au Collège de France, ce maître-penseur du XX<sup>e</sup> siècle pour le XXI<sup>e</sup> disait aussi : "*Entraînée dans un tourbillon de découvertes, la médecine est comme étourdie. Ivre d'analyses et de nouveautés, elle aspire à une minute de synthèse. Elle voudrait pouvoir reprendre haleine sous les platanes de Cos. Sans se l'avouer, l'émiettement de ses plus vieilles traditions lui font courir un danger auquel elle ne va, peut-être, plus pouvoir résister : celui d'oublier, à côté de ses humeurs, l'homme qui est son objet, l'homme total, être de chair et de sentiment. Et d'instinct, elle se demande s'il ne faudrait pas que soit remise à sa place l'éminente primauté de l'observation de l'homme par l'homme, afin qu'il ne voie pas s'effondrer le vieux sens hippocratique, devant la dictature des appareils*".

Soixante ans plus tard, vous tirez la leçon du constat de Paul Valéry et avez l'audace de créer, seule, un comité d'éthique ! Et vous le baptisez on ne peut plus judicieusement *Labyrinthe* ! Le Père jésuite Olivier de Dinechin, membre du Comité Consultatif National d'Éthique, accepte d'être le premier participant de votre groupe et n'a jamais fait défaut depuis. Ainsi vous réunissez, tous les trimestres des médecins, des philosophes, des psychanalystes, des prêtres ou pasteurs, pour scruter tous sujets relatifs à la procréation, à l'embryon, aux risques d'eugénisme. J'ai

consulté le registre de vos réunions et constaté que vous en rédigez personnellement compte-rendu et conclusions. J'y ai surtout trouvé cette phrase, qui résume magnifiquement ce qui a animé vos réunions :

*“À Labyrinthe, depuis douze ans, nous nous sommes demandé si la différence ne redéfinissait pas la normalité, nous avons tenté de réfléchir aux limites de l'interruption volontaire de grossesse, nous nous sommes inquiétés de la grande prématurité, nous avons parlé de paternité, de filiation, d'accès aux origines. Nous avons essayé de nous positionner face à l'ambivalence dans une décision d'interruption médicale de grossesse, et nous avons suivi le parcours d'une femme qui a décidé de mener à terme sa grossesse sachant que l'enfant qu'elle portait devait mourir dans les heures qui suivraient sa naissance. Il est né, elle l'a prénommé, ils l'ont enterré. Nous nous sommes inquiétés pour Nicolas Perruche qui réclamait le droit à ne pas avoir vécu dans le ventre de sa mère. Nous nous sommes affolés pour ces enfants pour qui l'on conçoit un petit frère médicament génétiquement compatible, nous avons essayé de nous situer entre les bienfaits et les dangers de la procréation médicalement assistée, nous avons eu peur des mères porteuses. Nous avons essayé de nous soutenir, de nous serrer les coudes pour ne pas laisser faire des bébés à nos patientes homosexuelles, pour ne plus recoudre d'hymen même quand des pères menaçaient de tuer leur fille.”*

Actuellement vous vous attachez, Gemma Durand, à un thème de réflexion qui vous est cher, celui des questions de fécondité et sexualité considérées selon les grandes religions monothéistes. Car, fidèle à votre foi chrétienne, vous demeurez ouverte aux autres.

Mais là encore, vous estimez devoir conduire plus loin votre réflexion. Vous vous posez les questions éternelles de l'Homme, celles de l'ancien grec, c'est-à-dire du sens, de la vie, de la mort, et de la contribution des Arts à la transcendance de l'homme. Vous écrivez deux romans en forme d'Essais, *Le père offert* en 1999 et *La femme absente* en 2000, vous revenez surtout à l'élément fondateur par lequel je commençais mon propos.

Il ne vous a pas échappé en effet, que l'amitié fervente entre un poète et un compositeur, prolongée par un continuum de lettres écrites de toutes les grandes villes du monde éteint seulement par la mort de Casals en 1973, a porté un fruit exceptionnel, aussi précieux pour notre temps qu'il le fut pour eux. Partant de leur œuvre, manifeste de résistance contre l'adversité, la guerre et la folie des hommes, vous allez créer une autre œuvre, une 'œuvre dans l'œuvre' en quelque sorte, qui sera la vôtre.

Car vous ne pouviez vous limiter à un devoir de piété familiale envers un grand-père vénéré.

Vous avez compris, chère Gemma Durand, que la nature du combat des deux exilés catalans de Prades contre la barbarie envahissante, celle qui aliène l'Homme et son destin de transcendance, dans ce que mon ami Joseph Delteil dénommait "*l'enchoisement*". Ce combat donc, ne s'est pas achevé avec la fin de la guerre civile espagnole. Pau Casals répétait d'ailleurs à votre grand-père : "*il faut lier les choses, tout est plein de sens quand on y met le cœur*". Vous avez donc perçu comme un devoir de pérenniser leur message, "*la valeur humaniste et la force politique de l'Oratorio*".



Oui, il faudrait avoir le temps d'en citer de nombreux extraits de ce *Poema del Pessebre*, né du désir d'une petite fille de cinq ans, votre maman, et que vous avez traduit puis édité en français. Comme tous les Noëls il commence par la crèche, les anges et les bergers, mais il finit écrivez-vous, par un "*sublime message de paix, de justice et de liberté*"

*“Et tout se fige en un instant.  
Un ange survole Bethléem,  
mouvant l'air d'un souffle Divin.  
Un coup de trompette insolent  
fend le ciel du levant au couchant,  
emplissant d'effroi ceux qui adorent l'Enfant.  
Mais la frayeur s'évanouit,  
car du ciel tombent, en un soupir,  
de nombreux anges, en un délire.  
Tout ce qui fut terreur, cris et rumeur  
devient béatitude, élan d'amour  
inondant de prière cieus et cœurs.  
Rois et bergers, tous sont agenouillés  
devant l'Enfant illuminé  
par cette céleste clarté.  
Mille harmonies emplissent l'infini.  
Dans la nuit claire les étoiles ont pâli.  
D'un grand amour s'est emparée la terre,  
les bras cherchent les bras des frères.  
Rois et bergers s'étreignent fort les mains  
des lèvres perle une parole pure.  
Gloire à Dieu, chantons, gloire à Dieu au plus haut des cieus.  
Paix sur la terre, jamais de guerre, pas de pêché,  
paix aux hommes de bonne volonté.  
Paix!*

Cet Oratorio a été présenté sur toutes les grandes scènes du monde. Assise, Florence, Berlin, Budapest, Londres et Athènes, Chicago et Philadelphie, jusqu'à New York où il est choisi pour célébrer, en 1963 dans l'enceinte de l'ONU, le 18ème anniversaire des Nations Unies. Grâce à vous, Le Pessebre est toujours vivant, car vous consacrez votre talent et votre énergie à le mettre “en abyme”, dans des émissions de radio et de télévision, de nombreux articles et conférences, du Festival de Prades, au grand auditorium de Porto Rico. Cinquante ans après sa création, Le Pessebre a été donné dans la Sagrada Familia de Barcelone restaurée, le jour de son inauguration. Le 30 janvier de cette année, il a été magnifiquement interprété dans notre Opéra Berlioz du Corum par l'Orchestre National Languedoc-Roussillon. Au-delà du poème, vous diffusez toute l'œuvre poétique d'Alavedra, particulièrement sa *Symphonie inachevée*, son *François d'Assise* ainsi que sa biographie de Casals. Votre travail de reconnaissance a été honoré et récompensé par le film d'Alain Jomy : *Pablo Casals, un musicien dans le monde*, qui a été couronné par un diapason d'Or.

Voilà, chère Gemma Durand, une belle œuvre de votre encore jeune vie qui, parmi d'autres mérites et qualités, légitime votre entrée ce soir dans notre chère Académie. Comme vous l'a écrit votre ami le pasteur Gérard Delteil, "*vous n'y entrez pas seule. Vous y entrez avec Maria, votre mère, avec sa vive sensibilité et ce regard généreux qu'elle portait sur les situations et les êtres. Vous y entrez avec vos parents, Jacques et elle, dont la demeure était déjà à elle seule une petite académie, où se débattaient les questions les plus fondamentales. Vous y entrez aussi avec votre grand père, dont vous avez su nous faire aimer la richesse de l'œuvre poétique et le talent de créateur. Et vous y entrez avec votre grand mère, que je devine vous accompagnant d'un sourire heureux et malicieux*", votre oncle barcelonais, qui se faisait une joie de vous rejoindre ce soir et en est empêché par une raison majeure. Vous êtes accompagnée de vos sœurs, Colinette, Claire qui vous liait aux Bertrand, décédée dramatiquement, Isabelle et Clémence. Vous y entrez avec vos enfants, Barnabé, jeune journaliste, ce soir en reportage en Algérie, Valentine psychologue clinicienne du Centre Hospitalier Universitaire et, Pablo excellent étudiant de Sciences-Po ; avec votre époux enfin, le professeur Jean Ribstein, remarquable chef de service de médecine interne de notre Centre Hospitalier Universitaire.

"*La vraie vie*, déplorait Arthur Rimbaud, *est absente*". Son affirmation est malheureusement plus que jamais actuelle ! Pour nous faire tenir tranquilles, on agite sous notre nez toutes sortes de hochets, mais tandis que la poésie et les arts devraient être subversifs, notre époque en a fait les pétards mouillés d'un monde matérialiste. Le grand procès à lui intenter, écrit Jean Carrière, sera "*d'avoir engendré ce sinistre humanoïde*" qu'on veut faire de l'homme.

Oui, chère Gemma Durand, chers confrères, Mesdames et Messieurs, nous en avons la conviction, il est grand temps de faire rentrer dans nos vies et par la grande porte, les trésors de bonheur, de l'imaginaire.

## **Allocution de clôture**

**par le Président Olivier MAISONNEUVE**

Les séances de réception d'un nouveau membre à l'Académie ont chacune leur singularité qui en fait leur intérêt toujours renouvelé. Cela tient à la personnalité de celle ou celui nouvellement élu et à celle de son prédécesseur. L'éloge de ce dernier suscite des sentiments attristés, la réponse du parrain des sentiments de joie et de vie renouvelée.

Il n'est nullement question pour moi, ce soir, de comparer entre elles les séances de réception, ce qui serait d'ailleurs impossible, ni des mérites de chacune. En revanche, après vous avoir entendue, Madame, ainsi que votre parrain, et donc partagé votre vision de notre très regretté confrère André Bertrand et celle de votre éminent parrain sur vous-même, j'ai envie de laisser libre cours aux sentiments que j'ai éprouvés, en toute spontanéité et immédiateté, en découvrant, à l'avance, les propos de l'un et l'autre et en les écoutant ce soir. Vous nous avez offert tous les deux un vrai moment de grâce qui tient, d'une part, à ce que vous êtes, Madame, à votre famille et à son histoire et, d'autre part, aux remarquables qualités humaines et professionnelles d'André Bertrand.

Ce soir, beaucoup d'éléments ont un caractère d'exception. Nous avons le plaisir et l'honneur d'avoir parmi nous Monsieur le Consul d'Espagne et son épouse. Votre oncle, plusieurs fois Ministre de la Generalitat de Catalogne, devait être présent. Au dernier moment, il n'a pu se libérer. En son absence, je le salue avec la considération qu'il mérite pour la hauteur des responsabilités qu'il a exercées mais, surtout, pour la qualité de son action. Nous avons eu le plaisir d'être accueillis en personne par le Doyen Jacques Bringer, dans ce lieu prestigieux de l'Ecole de Médecine, l'amphithéâtre d'Anatomie, marqueur de la longue et riche histoire de la Médecine à Montpellier. Je l'en remercie à nouveau au nom de l'Académie.

En première analyse, on peut retenir aussi que beaucoup de fées se sont penchées sur votre berceau et se demander si l'on peut croire à l'égalité des chances, si chère à l'esprit républicain d'aujourd'hui. Quand on regarde la saga, le roman, de votre famille et lorsqu'on en contemple en vous le résultat, à travers votre réussite, la diversité de vos talents, avec tout ce que vous devez à ce creuset familial si riche, on peut en douter.

Quelle remarquable et belle histoire familiale ! Un grand père grand poète, impliqué politiquement dans son pays en proie à des divisions et luttes très vives. Elles ont failli lui coûter la vie. Une grand-mère musicienne, pianiste de valeur. Un père d'une vitalité débordante, créateur d'une très importante entreprise, ayant par ailleurs de multiples centres d'intérêt, allant de l'amour de la nature aux débats d'idées les plus élevés, en passant par la pratique de nombreux sports de grand air, mens sana in corpore sano. Il vous a offert au Clos Saint-Jean un cadre de vie épanouissant, avec une vie familiale et intellectuelle très riche. Une mère très belle, psychanalyste réputée et petite fille, si touchante et admirable dans son attachement au poème écrit pour elle par son père ; ce trésor qui, grâce à elle, allait pouvoir devenir un trésor pour la multitude. Enfin, pour couronner le tout, parmi un lot de

connaissances déjà remarquables, un ami prestigieux, musicien et homme exceptionnel, un des interprètes ayant le plus marqué le XX<sup>e</sup> siècle, Pablo Casals. Sa musique offrira un merveilleux écrivain pour transporter le trésor de Maria et l'offrir au monde entier.

Alors, chère Gemma, pouviez-vous, dans ce contexte, ne pas être pleine de qualités ? Avez-vous quelques mérites d'être ce que vous êtes ? Quelles questions incongrues au sein d'une académie, dans un pays républicain où l'on veut croire à la méritocratie. En réalité, l'expérience de la vie nous permet de vérifier que ce ne sont pas toujours ceux qui nous apparaissent comme les plus privilégiés qui donnent nécessairement le plus de fruits. Quant à la question des mérites, elle a suscité tellement d'âpres débats entre jansénistes, jésuites, dominicains, protestants et catholiques, que je me garderai bien de me prononcer, moi l'ancien élève des jésuites et de l'enseignement public. Peut-être le sujet a-t-il été débattu au Clos Saint-Jean, en l'absence du Père de Dinechin, un soir où le Père Cardonnel était là ?

En y regardant de près, cette vie familiale n'a pas été, et de loin, un long fleuve tranquille, les épreuves n'ont pas manqué à tout un chacun, de nature très diverses, en exigeant énergie, vertu et courage. Ces alternances d'épreuves surmontées et de périodes sereines, qui ont marqué la vie de votre famille, ont abouti à votre réussite et à votre rayonnement dans votre profession de gynécologue et hors de cette dernière. Alors, comment ne pas paraphraser l'apôtre Paul en constatant, une fois encore, que là où les vicissitudes humaines ont abondées, la grâce a surabondé. Alors, ce soir, parce que c'est vous qui entrez dans notre compagnie, en succédant à un homme remarquable et attachant, André Bertrand, tout est grâce.

C'est effectivement une chance pour notre Académie de vous accueillir parmi nous. La réponse de votre parrain a été tout à fait édifiante sur ce point, comme l'a été le bel éloge que vous avez fait de votre prédécesseur. André Bertrand, homme et médecin remarquable, a honoré notre compagnie. Il fut un compagnon des plus agréables. Il avait la modestie des esprits élevés, conscients de ce qu'ils doivent aux autres, toujours soucieux de bien faire, car c'est leur façon essentielle de dire merci pour tout ce qu'ils ont reçu. J'ai le sentiment qu'il en est de même pour vous.

Alors pour conclure, parce qu'il s'agit de vous et d'André Bertrand, je voudrais ajouter, avec modestie, quelques mots mettant en parallèle le diagnostic médical et la prise de décision en matière de bioéthique, face aux nouvelles et graves questions posées à l'homme par les progrès de la biologie. Dans le premier cas, il y va parfois de la santé, voire de la vie, du malade, avec les conséquences qui en résulteront pour sa famille. Dans le deuxième cas, la législation aura des conséquences individuelles, mais elle aura aussi une incidence sur les mentalités et la perception de l'homme dans la société. Le diagnostic du médecin résulte d'abord d'une analyse logique ordonnée des symptômes et résultats des examens, avec leur part de flou éventuel. Puis va se rajouter l'art du médecin, lié à une sensibilité et une exigence particulière, par lequel celui-ci va prendre une décision, sans avoir une certitude absolue, mais avec le souci de respecter le malade. Vous nous avez rappelé le cas d'un diagnostic remarquable d'André Bertrand.

En matière d'éthique, dans les domaines dont vous vous êtes occupés, où se pose des questions fondamentales et délicates. Là encore, l'approche va initialement relever de la raison humaine, sans que, finalement, cela soit totalement satisfaisant et aboutisse à une certitude. Alors, c'est encore une question de sensibilité et d'exigence, avec le souci de respecter par avance l'humain dans tous ses aspects. Un

principe de précaution semble s'imposer. Que tout cela est difficile ! Et vous, chère Gemma, vous avez décidé de vous confronter aux difficultés de la pratique médicale et à celles d'éclairer les questions de bioéthique. Pour tout cela, vous ne pouvez que faire l'objet de notre admiration.

Aussi en ma qualité de président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, je déclare solennellement l'Académie heureuse et honorée de recevoir officiellement aujourd'hui, Madame Gemma Durand, comme membre titulaire au troisième fauteuil de la Section de Médecine.